

Celle qui
revient de loin

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Celle qui revient de loin / Monique Turcotte

Nom : Turcotte, Monique, 1940- , auteure

Identifiants : Canadiana 20190040025 | ISBN 9782897833688

Classification : LCC PS8639.U722 C45 2020 | CDD C843/.6-dc23

© 2020 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Anouk Noël

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

MONIQUE TURCOTTE

Celle qui
revient de loin



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Les domestiques de Berthier

1. *Premières amours: 1766-1767*, 2011
2. *Dans la tourmente: 1773-1776*, 2012

Aime ton destin.

NIETZSCHE

Beaucoup de rêves

Pas assez de rires

Ni de trêves

Trop de larmes, de délire

Trop de détours, trop de pas

Avant de revenir chez soi...

EXTRAIT DU JOURNAL DE MADO,
FIN DÉCEMBRE 1944

Prologue

- Madame Greg O’Donelley, née Madeleine Genest ?
- Présente.
- Cabine 8, section féminine.
- Merci, monsieur.

Le *RMS Queen Elizabeth* qui mouillait dans le port du Havre attendait l’ordre de lever l’ancre avant de prendre la mer en direction de Halifax. Aucun avion ennemi ne sillonnait le ciel, les canons s’étaient tus ; parmi les compagnies regroupées sur le quai, l’inquiétude et la peur avaient fait place à l’euphorie de la victoire. Leur guerre venait de prendre fin. Une autre vie, celle d’avant 1939, rappelait les enfants au pays.

Entraînée dans un angoissant vertige, Mado se sentait bousculée entre la joie du retour dans sa famille et la perception confuse de fuir un pays en ruine, de laisser derrière elle ses amies, les intrépides Rochambelles, Suzanne, Florence, Raymonde, et surtout de quitter à jamais la commune près d’Alençon, berceau de ses amours, village à demi détruit où elle avait épousé Greg O’Donelley.

Était-elle une déserteuse, une poltronne ? Le temps de la traversée suffirait-il à apaiser ses tourments ? Les chants des troupes en liesse raviveraient-ils sa belle humeur contagieuse perdue sur les lignes de front quelque part en Normandie ? Et

dans quel esprit retrouverait-elle les siens et son pays ? Songeuse tout le long de la traversée, elle s'isolait, relisait des passages de son journal, s'attardait chaque matin et chaque soir sur le récit idyllique de son mariage avec l'homme qu'elle avait tant aimé, ce bel aviateur irlandais qu'elle avait épousé devant l'aumônier et quelques amis militaires. À l'abri des regards insistants de ses compagnes de la cabine numéro 8, assise en tailleur sur sa couchette, caressant l'alliance que son époux avait amoureuxment glissée à son annulaire le jour de leur mariage, elle relut ce passage rédigé le soir de la noce :

8 mars 1945

Qu'il était beau et élégant dans son costume militaire ! Son sourire envoûtant, son port athlétique et ses yeux rieurs m'ont donné confiance en l'avenir alors que l'on savait la fin de la guerre imminente. J'ai dit oui avec l'abandon total et la naïveté d'une jeune femme follement éprise de l'homme avec lequel elle voulait passer le reste de sa vie. Je t'aime, Greg, et t'aimerai toujours.

La force imprévisible du destin en avait décidé autrement.

À peine étaient-ils mariés que le pilote de la Royal Air Force (RAF) fut porté disparu le 17 avril à la bataille de Royan, tout juste avant la reddition allemande. Les ennemis tenant féroce­ment leurs dernières positions avaient pilonné la défense alliée que survolait l'aviation dans un bruit assourdissant de bombes, de cris, d'explosions, d'incendies. L'avion piloté par Greg s'était abîmé dans la mer, tout près de la côte atlantique. Mado l'avait attendu, espéré, pleuré ; il n'était jamais revenu de sa dernière et ultime mission. Ironie du sort, l'armistice fut signé quelques jours plus tard, le 8 mai, et revint le silence.

Ceux qui restaient des troupes alliées rentrèrent à la maison, éclo­pés de corps et d'esprit, brisés à jamais, meurtris et désabusés après avoir affronté les pires horreurs commises au nom

d'une propagande insensée. Mado, indemne, se trouvait parmi ces survivants, ces miraculés, parmi ceux et celles dont la mort n'avait pas voulu. *L'homme est un prédateur pour l'homme*, se désolait la jeune femme, envahie par le doute et la désespérance au souvenir de toutes ces vies perdues.

Mais comme la vie n'a jamais dit son dernier mot, tout juste avant d'accoster à Halifax, par un matin lumineux, elle fit une merveilleuse découverte : elle ne revenait pas seule. Les trop brèves nuits d'amour passées avec l'homme dont elle n'oubliera jamais ni la tendresse ni l'irrésistible sourire avaient porté fruit.

D'un geste lent pour ne pas faire fuir le rêve, Mado sortit la photo de leur mariage, posa doucement ses lèvres sur celles de son époux et s'adressa à lui comme s'il était là, tout près...

— Pour toi, mon bel amour, pour notre enfant, je dompterai mes peurs et je libérerai les fantômes qui peuplent mes nuits. Où que tu sois, aide-moi, tiens-moi la main.

1

Sherbrooke, mi-juin 1945

Mille parfums enveloppaient la ville, les oiseaux nichés dans les bosquets faisaient retentir leurs échos joyeux, les enfants jouaient dans les parcs, quelques amoureux se bécotaient au fond des ruelles. Cette vie citadine que Mado avait presque oubliée ranimait son espérance en un avenir plus paisible. L'air de cette fin de journée de juin se faisait si doux qu'elle eut envie de tout recommencer, de croire de nouveau que la douceur de vivre n'était pas un rêve impossible ni une tromperie de son imagination, mais qu'elle pouvait retrouver la paix, peut-être même la joie en aimant la vie qui s'offrait à elle. Même si cette reconquête de la liberté et de la simplicité des relations familiales lui semblait un immense défi à surmonter, elle devait se faire violence et se montrer digne de l'affection et de l'amour dont on l'entourait. Trouver un équilibre, jongler entre l'ombre et la lumière, retrouver sa place, voilà d'autres combats à mener, d'autres frontières à franchir. *Un pas à la fois*, se répétait Mado, *je dois gagner cette ultime bataille entre le douloureux passé et le présent réconfortant.*

Son récent retour à la maison familiale lui pesait et, malgré le respect et la discrétion que chacun manifestait envers elle, revenue de si loin, la jeune femme peinait à réintégrer la vie à Sherbrooke. La mort de Jacques, son frère, enrôlé à son tour en 1942, alourdissait le fardeau que portait la famille Genest

depuis le début de la guerre. L'atmosphère était oppressante, de longs silences coupés de sanglots enveloppaient la maisonnée d'un voile de tristesse. Mado la valeureuse, Mado la guerrière qui peinait à porter sa propre souffrance étouffait dans la maison aux volets fermés, aux pas éteints, aux rires interdits. Elle avait impérieusement besoin de respirer, de retrouver le calme de la nature afin de ne pas sombrer dans une mélancolie dévastatrice.

Son dévorant appétit de vivre se voulait comme une noble vengeance sur la mort frôlée tant de fois et qui l'avait pourtant épargnée. Mais où retrouver la source de vie ? Le souvenir apaisant du ressac de la rivière Saint-François où, adolescente, elle aimait vagabonder lui apparut alors comme l'oasis où elle étancherait sa soif de quiétude. La soirée s'annonçait chaude, le moment était propice à la promenade. Ce soir de juin, elle se rendrait jusqu'à la Saint-François, seule.

Le repas du soir terminé, elle avait rejoint sa mère qui s'affairait à ranger la cuisine :

— Maman, est-ce que je peux vous laisser terminer la besogne sans moi ? Je sortirais marcher une petite heure.

— Ce n'est pas prudent de partir sans chaperon, surtout dans ton état. On dit que des mauvais garçons rôdent par ici. Tu devrais demander à Serge, ton jeune frère, de t'accompagner. Tu lui as beaucoup manqué, tu sais. Il attendait tes lettres avec impatience et suivait les déplacements de ta compagnie sur la carte de la France. Chaque matin, il était toujours le premier à lire les nouvelles dans *La Tribune*. Il a bien mûri depuis ton départ, c'est maintenant un jeune homme attentif aux autres et très sensible. C'est un bon garçon.

— Tout a tellement changé en cinq ans, enchaîna Mado, pensive. Les transformations physiques de mes frères et sœurs m'ont frappée dès que je les ai revus. C'est bien normal, ils sont en pleine croissance, mais les caractères particuliers de chacun

sont encore très vivants dans ma mémoire : la sagesse d'Aline, les gamineries d'Odile, la gravité de Serge, l'irrévérence de Paul. Quant aux trois plus jeunes, je les découvre chaque jour.

— La petite dernière t'adore, tu l'as remarqué ?

— Adeline me fait rire avec sa jolie petite bouche et ses tresses qui dansent quand elle court vers moi. Tous ensemble, vous me faites tant de bien, mais ce soir, je préfère rester seule, j'ai besoin de réfléchir en silence. Ne vous inquiétez pas, rien ne peut m'effrayer après tout ce que j'ai vécu en France. Je vais rentrer avant la fin du jour.

— Au moins, amène le chien avec toi, c'est un gardien fidèle.

— D'accord, il est silencieux, lui, consentit la jeune femme en esquissant un sourire. Viens, mon Brutus. Tu m'as reconnue après toutes ces années, tu mérites que je t'invite à la promenade.

La jeune femme, libérée de son uniforme militaire, s'engagea d'un pas hésitant vers la rivière de son enfance qui lui avait si souvent manqué. Vêtue de vêtements à la mode prêtés par sa sœur Odile, le temps qu'elle puisse choisir des tenues plus convenables, Mado souhaitait se faufiler incognito jusqu'à la rive. Elle n'avait aucune envie de faire causette, même s'il y avait peu de probabilités qu'on la reconnaisse. Avec le temps, ses cheveux avaient pris une couleur plus foncée, ses traits s'étaient assombris et son regard si rieur au temps de l'innocence était maintenant plus mélancolique, presque triste.

Méditative devant le crépuscule naissant qui l'enveloppait d'une ombre apaisante, elle écoutait le silence à peine troublé par le bruissement de l'eau et le pépiement des oisillons nichés dans les cavités du rocher. *Le silence est une richesse inestimable*, se disait-elle en tentant de faire fuir les fantômes réveillés par la fin du jour. Appuyée sur le roc qui faisait face à la rivière

Saint-François, Mado, les yeux à demi clos, rêvassait. L'air du soir était doux et parfumé. Elle ferma les yeux, humant à pleins poumons les effluves enivrants des berges de la rivière. Un bruit sourd suivi d'un crissement de pneus la fit tressaillir et la ramena un an plus tôt, dans un hôpital de campagne, tout près de Caen. Lentement, comme pour ne pas effrayer la sérénité du moment, Mado ouvrit son journal, témoin discret des événements qui avaient bouleversé sa vie depuis son engagement au début de la guerre.

Elle s'attarda à la page cornée datée du jour de son mariage avec Greg O'Donnelley et caressa les mots tracés avec tant d'amour et d'espérance. Elle sourit au souvenir de cet événement festif qui laissait croire, le temps de la noce, qu'il était encore possible d'aimer, de rire et de chanter.

Poursuivant sa lecture, Mado repéra rapidement la page où elle avait résumé le carnage de la mi-juin en Basse-Normandie, région chaudement disputée où les morts et les blessés ne se comptaient plus tant ils étaient nombreux.

19 juin 1944, 6h 15

Une violente tempête de pluie et de vent cloue des avions au sol; on entend dire que l'offensive prévue ce matin pour libérer Caen a été reportée. Suzanne nous encourage en insinuant que l'on connaîtra peut-être une journée plus calme qui nous permettra de souffler un peu.

11h 20

Mais c'est sans compter sur la combativité de l'ennemi qui, en fin d'avant-midi, attaque sournoisement à coups de grenades, pilonne les positions des Alliés, sillonne le ciel avec ses terrifiants bombardiers. Les sirènes hurlent de douleur, couvrant le bruit des ambulances qui viennent cahin-caha sur les routes défoncées.

Midi

La boue s'infiltré à l'intérieur de la tente servant d'hôpital, l'électricité est coupée par intervalles, ce qui rend difficile le travail des équipes de soins. Les civières sur lesquelles gémissent les blessés attendent en file, celles qui transportent les morts restent sous la pluie, laissant la priorité à ceux qui ont peut-être une chance de s'en sortir. Les chirurgiens jugent de la gravité des cas, alors que Florence et Suzanne prodiguent les premiers soins et acheminent les grands blessés à la salle de chirurgie déjà encombrée. C'est le chaos, entre les cris désespérés de ces pauvres hommes, les appels à l'aide et les sirènes qui se lamentent tout autour.

14 h 20, juste un mot

Dans les salles remplies de formes incertaines dissimulées sous les draps, il flotte des odeurs de sang et de chairs calcinées, de plaies béantes, de souillures et de vêtements maculés. Comment arriverons-nous à tenir jusqu'à ce que les canons se taisent ?

Des bavardages lointains et des rires enfantins éveillèrent brusquement l'attention de Brutus qui se mit à grogner. Mado le rappela et le fit taire ; il se colla contre sa cuisse et se rendormit. Les voix s'éloignèrent et elle poursuivit la lecture de son journal.

27 juin 1944

Riposte allemande. Une pluie triste s'abat sur la région dévastée. Les brancardiers font la file devant la tente de l'infirmerie ; ils racontent que des milliers de nos hommes sont tombés sous l'assaut des terrifiants Panzers SS. Nous ne recevons que de bribes d'informations, ils ne sont pas très bavards, ces généraux ! Au petit matin, la pluie cesse, laissant place à un épais brouillard qui oblige les deux camps à un cessez-le-feu. Entre deux arrivées d'ambulances, nous prenons une pause. Une fillette, toute menue, entre timidement dans notre abri et nous offre un bouquet de fleurs sauvages.

Elle nous observe un moment en se balançant d'un pied sur l'autre, triturant un bout de tissu derrière son dos. Elle me rappelle ma petite sœur Lorraine; je vois qu'elle a faim. Prise de pitié, je lui offre du pain et un morceau de fromage. Elle me sourit et sort aussi discrètement qu'elle est entrée. Je mets les fleurs dans une boîte de conserve vide, ajoute un peu d'eau et les dépose près de la dépouille du jeune Breton qui vient de mourir. Jeanne fait une prière. On n'a jamais revu la petite fille.

Mado referma son journal et marqua une longue pause, elle avait besoin de décanter ses sombres souvenirs. Elle se leva et marcha jusqu'à la rive, enleva ses chaussures et suivit le mouvement apaisant du cours d'eau jusqu'au repaire secret où elle se retirait autrefois pour étudier ou pour échapper, un bref moment, à ses devoirs d'aînée de la famille. Elle s'y blottit pour mieux réfléchir et s'imprégner de la paix des lieux.

Au rappel de ces heures terribles de juin 1944, où la vie et la mort se disputaient les victimes sans défense, des larmes brouillèrent le regard de la jeune femme et ruisselèrent sur son visage amaigri. Bouleversée, Mado retrouva en pensée ses dévouées compagnes françaises et canadiennes s'acharnant à sauver les survivants des derniers bombardements que transportaient les brancardiers. Infatigables, elles pansaient, suturaient, consolaient ces pauvres garçons ou fermaient les yeux de ceux que la mort avait fauchés. Qu'étaient devenues ces héroïnes anonymes dispersées de par le monde? Ces nobles amitiés nouées au fil des espoirs, des actes de bravoure, des deuils et parfois même de quelques amours frivoles lui manquaient terriblement.

Qu'elle était loin, aujourd'hui, de ces demains incertains et de la mort omniprésente! Pourtant soulagée d'être rentrée chez elle, Mado se sentait bien seule dans la ville où elle avait vu le jour, où personne ne pouvait compatir véritablement à sa détresse. Bien sûr, on l'écoutait, on l'invitait, on l'entourait, mais n'ayant

pas vécu l'horreur, comment pourrait-on apaiser, ne serait-ce qu'en partie, les tourments qui ne cessaient de l'assaillir ? Elle était bousculée entre deux facettes d'elle-même, celle d'avant-guerre qui portait le souvenir d'une jeunesse douillette et choyée et celle des années infernales, bouleversantes, qu'il fallait oublier afin de pouvoir aimer de nouveau. Les premières années de sa douce enfance parviendraient-elles un jour à soulager l'indicible souffrance qu'elle avait ramenée d'outre-mer ?

* * *

Ce n'était pas un rêve, cette époque heureuse et insouciante avait bel et bien existé, enfance où chaque jour semblait rempli de découvertes et de joies candides, un temps où la vie était pleine de magie et de désir, un temps où elle croyait que l'avenir ne pourrait qu'être merveilleux. Oui, ce temps avait existé, et quand elle s'était engagée dans la vie militaire, éblouie par l'innocence et l'ardeur de sa jeunesse, elle avait cru qu'un sentier avait été tracé pour elle, qu'il ne pourrait que la conduire vers la réussite d'une belle aventure, d'une mission à accomplir. Mais la voie qu'elle avait empruntée l'avait précipitée dans un chaos infernal.

— Pourquoi me suis-je lancée dans ce torrent de haine ? Pourquoi ? gémit Mado, adossée au rocher.

Les bras entourant ses genoux ramenés vers sa poitrine, elle interrogeait l'horizon comme pour y découvrir la réponse qui tardait à venir. Alors que son frère Jacques et son ami Samuel s'étaient engagés pour voir du pays, « pis parce que la bière coûte moins cher dans les cantines de l'armée », rigolaient-ils, elle, Madeleine Genest, pourquoi était-elle partie ?

D'un coup, elle se souvint du soir où, assistant à une rencontre de son équipe de Jeunesse ouvrière catholique (JOC), elle fut interpellée par le prêche de l'aumônier qui, journal en main, faisait part à l'assemblée de la popularité grandissante du nazisme et

du fascisme et de sa préoccupation devant la menace imminente pour le catholicisme. Adhérant à ce mouvement, la jeune femme signa son engagement dans l'armée en septembre 1940. Elle se voyait portée par un idéalisme partagé par une bonne partie de la population, particulièrement par ses parents, fervents catholiques, qui approuvèrent sa décision, avec un gros poids d'inquiétude au fond du cœur. Ils étaient toutefois fiers que leur aînée s'engage à couper l'élan des nazis aiguillés par la folie d'Hitler et par l'essor des fascistes entraînés par l'influence maléfique de Mussolini.

Après les touchants adieux à sa famille, elle était partie vers Halifax, d'où elle embarqua vers l'Angleterre avec un important contingent de militaires, dont quelques jeunes femmes. Le pays était alors en pleine guerre : rationnement, lignes de défense, couvre-feu. Mado ne percevait pas toute cette agitation comme une menace, mais plutôt comme une mise en situation, une préparation à ce qu'elle vivrait de l'autre côté de la Manche. Elle resta en Angleterre jusqu'au débarquement de juin 1944, période pendant laquelle elle reçut sa formation d'ambulancière-infirmière. En plus de la maîtrise des connaissances en soins infirmiers, Mado devint habile en mécanique, en gestion de camp, même le maniement des armes n'avait plus de secret pour elle. En zone de guerre, un militaire, qu'il soit homme ou femme, devait savoir se défendre et protéger la population civile de toute agression ennemie.

De retour de ces quelques années d'engagement, elle pouvait mieux évaluer les conséquences de sa témérité et des risques omniprésents qu'elle avait affrontés. Sans être vaniteuse, Mado était assez lucide pour reconnaître qu'elle avait été utile dès qu'elle eut rejoint des soldats canadiens qui défendaient les côtes françaises. Sous les feux des canons ennemis et des bombardements, Mado avait prodigué des soins, écouté les dernières confidences et, d'une voix rassurante, elle avait su apaiser ceux

que la mort terrorisait. Non, elle n'avait pas sacrifié vainement ces jeunes années: Hitler avait perdu la guerre et venait de s'enlever la vie, Mussolini avait été pendu et la paix avait été signée. Elle était fière d'avoir défendu la liberté. Sans regret ni amertume, elle nourrissait la certitude d'avoir été un maillon de la grande chaîne humaine qui avait encerclé l'ennemi pour le réduire à néant.

* * *

L'attention de la jeune femme fut attirée par le cri rauque d'un geai bleu qui se disputait l'espace avec un cardinal, dont le sifflement fluide et perçant lui était familier. D'un coup d'œil, elle localisa ces oiseaux qu'elle n'avait pas entendus depuis des années. Elle en ressentit une grande paix. Sur les champs de bataille, le chant des oiseaux avait été étouffé par le déchirement des obus et par le vol assourdissant des avions de chasse qui déversaient leurs bombes sur les camps, les villes et les villages les plus reculés. Le bruit, toujours le bruit, suivi d'un silence mortel d'où émergeaient lentement comme des prières les plaintes et les cris des blessés, était venu habiter la terre en souffrance. Le vol des avions meurtriers avait alors rempli le ciel de France, laissant peu de place au pépiement des oiseaux chassés de leur habitat.

Mado avait autrefois rêvé de la douce France, du port de La Rochelle d'où ses ancêtres paternels s'étaient embarqués pour la Nouvelle-France. Elle avait vu les illustrations des côtes escarpées de la Bretagne et celles plus invitantes de la Normandie. Elle avait chanté avec sa grand-mère *Je veux revoir ma Normandie* et espéré contempler le même ciel que ses aïeules. Mais quand son destin l'eut conduite en France, accueillie par les bombes et la destruction, cette mère patrie qu'elle avait appris à aimer dans ses cours d'histoire n'était plus qu'un pays dévasté, humilié, meurtri. Dès lors, Mado avait souffert du désespoir

des villages assiégés et asservis, elle avait lu leur affliction et leur honte de devoir vivre sous l'occupation allemande. La France ne riait plus, la France ne chantait plus, la France ne dansait plus. La France pleurait, la France saignait, la France mourait. Son Canada lointain et libre lui avait terriblement manqué. Elle devait maintenant y rebâtir son nid et celui de son enfant, en apprivoisant tout ce qu'elle avait laissé derrière elle et qui avait évolué sans elle.

* * *

En ce début de soirée paisible du solstice d'été alors que les derniers rayons du soleil irisaient les ondes presque endormies de la rivière, Mado respirait lentement, comme pour éviter de troubler le silence omniprésent sur les rives de la Saint-François. Tout était si calme que la jeune femme s'assoupit sans se soucier du temps qui fuyait. Combien de minutes resta-t-elle ainsi prostrée hors de la réalité, oscillant dans le foisonnement d'images qui se superposaient dans son esprit sans cesse envahi par tant de sentiments contradictoires ?

Brutus qui sortait de la rivière s'ébroua, tirant Mado de sa torpeur. L'heure avançait, il était temps de rentrer.